

Le coupeur de têtes

D'habitude pour rentrer à la maison à la fin de la journée, j'emprunte la grande avenue qui relie mon école, l'école primaire Ernest Renan, aux hauteurs de mon quartier, l'Oasis. Mon quartier s'appelle comme ça probablement à cause de ces grands arbres plantés sur le terre-plein au milieu de l'avenue. C'est ce que je crois, parce que j'ai vu les mêmes dans un livre de Tintin. Sauf que les miens, ils ont des dattes. De part et d'autre de l'avenue, par-dessus les hauts murs blancs qui bordent les villas, s'accrochant au crépi, des vagues de bougainvilliers viennent s'échouer sans un cri sur les cactus où des figues de barbarie rougissent de plaisir. Je traverse le marché vert, mais à cette heure de la journée, les baraques en bois des marchands de légumes, de poissons ou d'épices sont fermées. Seul "Oasis Press" est ouvert. Parfois, quand j'ai réussi à trouver une pièce ou deux dans les poches du costume de mon père, quand il rentre le soir, je m'achète un malabar ou un cornet de pépites grillées. Quand j'ai fait chou blanc, je m'amuse à courir après les chats du marché. Le plus souvent ils s'enfuient, ils ne se laissent jamais approcher ou caresser sauf quand ils sont malades et qu'ils se cognent, les yeux collés par le pus, contre les jarres en terre, pleines d'olives et de citrons confits. Mon père m'a dit de ne jamais les toucher car certains peuvent avoir la maladie "du carré".

- Zora, Zora regarde, il a une patte toute bizarre...

Une semaine plus tôt, j'avais fait irruption en courant dans la buanderie, un petit chat errant dans les mains. Zora, affolée et effrayée s'était enfuie à l'arrière de la villa. C'est ce soir-là que mon père m'a parlé pour la première fois de la maladie "du carré". Ce devait être une terrible maladie car Zora n'était toujours pas revenue. Plus tard, bien après que je fus couché et que ma mère soit passée nous border et nous déposer un baiser sur le front, j'eus droit à la visite de Fatima... Comme toujours, je l'écoutais attentivement, tout en laissant mes doigts courir sur les méandres de ses tatouages au henné, enivré par les effluves de savon noir mélangées aux odeurs de cuisine, cannelle et fleur d'oranger, qui émanaient de ses jupons. La sagesse et l'autorité de Fatima ne souffrait pas de contestation. Fatima était dans la famille depuis longtemps, "...et sa mère avant elle", rajoutait souvent mon père... Il en disait tout autant d'Amou le vieux boy, mais dans son cas il rajoutait : "...et son père avant lui".

- Tu ne dois pas traîner en route, tu ne dois pas t'arrêter dans le marché vert, tu ne dois pas toucher les chats errants, tu ne dois pas effrayer Zora dans la buanderie, sinon, tu sais ce qui va t'arriver...
- Non Fatima s'il te plaît, arrête! Pas le coupeur de têtes...
- Alors promis?
- Promis Fatima. Fatima?
- Quoi?
- Caresse-moi encore les cheveux...

C'est peut-être pour cette raison qu'aujourd'hui je ne suis pas passé par le marché vert. Ou parce que j'étais pressé de rentrer à la maison, pour fêter mon anniversaire. J'ai coupé par la rue des hirondelles. C'est un raccourci, un bon raccourci. La pente est très raide, elle brûle les mollets, il n'y a pas beaucoup d'ombre, mais c'est un raccourci. Il y

a un long mur, très haut, derrière lequel j'entends souvent les cris des jeunes enfants sautant dans les piscines et les réprimandes de leurs bonnes, les suppliant de ne pas courir. Je ralentis souvent, dans cette partie de la montée, pour arracher au mur des sortes de grosses "fleurs clochettes" rouges. Croquant leur base, je me délecte alors de leur sève blanche et sucrée. Je les appelle des "p'tits biscuits". Je crois que ma mère les appelle des "p'tits biscus"... Des fois, je m'assois au pied du mur, dans l'ombre du feuillage, pour faire des courses de scarabées. Je leur colle sur le dos avec ma salive sucrée, des petits bouts de pétales de fleurs de couleur différente et je les regarde courir entre mes jambes vers la ligne d'arrivée imaginaire que forme le bord du trottoir. Mais aujourd'hui le scarabée rose, a eu une défaillance. C'est arrivé à peu près à mi-course, c'est-à-dire environ à la hauteur de mon genou gauche, à l'endroit même où s'arrête mon bermuda. C'est là qu'il est devenu fou. Trébuchant sur sa patte avant droite il a effectué plusieurs tonneaux avant de venir s'écraser sur la chair tendre ma cuisse, ignorant complètement les avertissements du commissaire de course, c'est-à-dire moi, lui ordonnant de prendre exemple sur le scarabée rouge sur le point de se jeter dans le vide du caniveau... Sourd à mes injonctions, ou peut-être à cause de la fêlure de ma voix étranglée, il bondit à toute allure aspiré par l'ombre fraîche de mon entrejambe. C'est à ce moment exact que j'ai soudain aperçu l'ombre. L'autre ombre. Celle qui se découpait sur la rue, plaquée là par le soleil couchant, celle de l'homme qui se tenait tout en haut. Je l'ai reconnu tout de suite. Fatima m'en avait tellement parlé. La grande taille, la longue djellaba sombre, le chèche sur la tête, la barbe fournie et le panier en osier sur le dos, duquel on voyait dépasser les énormes cisailles. Je ne sais pas si je fus surpris de le voir, ou surpris

qu'il existât vraiment. J'étais seulement terrorisé. J'étais certain qu'il me regardait, qu'il regardait ma tête, ma tête qu'il allait couper, qu'il évaluait le diamètre de mon cou... Il se mit à descendre lentement vers moi, mais je restai figé, fasciné par un éclat brillant qui émanait de sa bouche à chacun de ses pas. Il était maintenant à 20 m de moi peut-être, je pouvais distinguer le cliquetis harmonieux de son chapelet qui défilait dans sa main gauche. Ce fut le scarabée qui me sauva, en me mordant le testicule gauche. La claque violente que je lui assénai pour l'écraser m'enflamma instantanément l'entrejambe. Je détalai laissant là mon cartable, et jusqu'au marché vert, je ne me retournais pas. Bizarrement ce jour-là en me voyant arriver, essoufflé, écarlate, me tenant l'entrejambe, les chats du marché ne se sont pas enfuis. En arrivant à la maison, j'évitais l'entrée principale et, contournant le jardin, j'allais me nettoyer au tuyau d'arrosage. C'est là que Zora me surprit, le short déboutonné, les joues rouges et les yeux exorbités, le tuyau à la main et une espèce de substance blanchâtre et crémeuse, qui me dégoulinait le long de la cuisse. Elle n'a jamais voulu croire à mon histoire de scarabées... Je n'ai pas pu lui parler du coupeur de têtes, j'avais trop honte.

- Dépêche-toi tes amis sont déjà là.

L'anniversaire fut un désastre. Ma mère, qui avait oublié mon aversion pour toute sorte d'alcool dans un gâteau, avait fait fabriquer par le pâtissier un énorme fraisier dont la génoise était copieusement imbibée de rhum. Si j'avais pu dissimuler jusque-là l'effroi que m'avait causé ma rencontre avec le coupeur de tête et son sécateur géant, je fus incapable de contrôler la nausée qui s'empara de moi à la première bouchée. Inconsolable je partis essuyer ma bouche et mon chagrin dans les jupes de Fatima. Pour se faire pardonner, ma mère

décida sans attendre de m'offrir mon cadeau, un magnifique ballon sauteur qui provoqua un murmure d'envie parmi mes camarades. J'allai dans le jardin, toujours morveux mais redevenu prince, escorté de mes sujets et déjà presque heureux malgré mon short mouillé. Il ne me fallut que trois rebonds et un vieux bout de cactus oublié pour plonger définitivement cette journée dans un abîme de chagrin. Le ballon éclata, me projetant au fond du trou que, sur ordre de mon père, des ouvriers avaient creusé, première ébauche d'une future piscine. Pendant quelques secondes il me vint à l'idée qu'au moins on allait m'enterrer... avec ma tête. Mais à la vue de tous ces visages hilares se découpant sur le ciel bleu azur de cette fin d'après-midi marocaine, j'entrai dans une rage folle qui sonna la fin des festivités. Ma mère s'occupa de renvoyer un à un mes camarades avec un baiser et une tranche de fraisier au rhum. Fatima me berça longuement dans ses bras avant de m'emporter dans la cuisine pour y confectionner une de ces merveilleuses brioches dont elle avait le secret. Et, dans la chaleur tiède de la cuisine qui embaumait la fleur d'oranger, tout en me chantonnant d'une voix douce quelque comptine du haut-Atlas, pendant que Fatima tressait les nattes de pâte levée, je m'amusai à détresser les siennes.